

Hofburgtheater, 7 février 1792

Hervé Dumez

Le 3 juin 1791, *La Gazette de Saint-Pétersbourg* annonçait que le maestro Domenico Cimarosa, sa famille et ses serviteurs italiens avaient quitté la capitale de la Russie. Le convoi était imposant : l'impératrice lui avait offert pour son départ un pianoforte fabriqué par le facteur Adam Beyer de Londres, qui suivait dans une autre berline. Cimarosa n'était pas fâché de laisser derrière lui ce pays où son étoile avait quelque peu pâli, et surtout de retrouver la chaleur de sa douce Italie. Il s'arrêta néanmoins trois mois à Varsovie où quelques nobles de ses admirateurs l'accueillirent avec enthousiasme. Fin décembre 1791, les lourdes voitures faisaient leur entrée dans Vienne.

Le nouvel empereur, Leopold II, avait fait la connaissance du musicien alors qu'il n'était encore que grand-duc de Toscane. Immédiatement, il le nomme maître de chapelle en remplacement du sieur Salieri, met à sa disposition un appartement somptueux à la Hofburg, le palais impérial, lui octroie une pension de douze mille florins et lui commande un opéra bouffe. Giovanni Bertati, le poète de la cour qui a succédé à Lorenzo da Ponte, le collaborateur de Mozart tombé en disgrâce, est sommé de proposer rapidement un livret et décide de travailler à partir d'une pièce anglaise elle-même inspirée d'une série de gravures de Hogarth, *Le mariage à la mode*. Bertati transpose l'intrigue en Italie, limite à six le nombre des caractères et ne conserve de la source anglaise qu'une trace, le personnage du comte Robinson. Deux jeunes gens se sont mariés à l'insu de leurs familles. Celle de la jeune femme manifeste des ambitions sociales élevées et veut la marier avec le noble britannique. Tout se terminera le mieux du monde.



August Gerasch, l'ancien Burgtheater, Vienne début du XIX^e siècle.

La légèreté de l'histoire inspire visiblement le compositeur. Nuit et jour, enfermé dans l'enceinte du palais impérial, il conçoit la musique sur les mots. Il ne lui faudra qu'un mois de travail, acharné, pour achever l'opéra.

Le 7 février 1792, l'ouvrage est présenté au théâtre de la cour, alors sur la Michaelerplatz, et le succès est phénoménal. Les applaudissements durent au point de sembler ne pas devoir cesser et, fait unique dans l'histoire de la musique, sur un ordre de l'empereur, l'œuvre entière est finalement bissée, de l'ouverture au final.

Huit ans plus tard, un jeune lieutenant de l'armée de Bonaparte, tout enivré encore d'avoir passé le Saint Gothard et d'avoir connu son baptême du feu, entre dans Ivrea, petite ville italienne de quelques dizaines de milliers d'habitants. Le soir même de son arrivée, il se rend au théâtre où l'on joue *Il matrimonio segreto*. La salle a beau être affreusement délabrée, la *prima donna* lorsqu'elle entonne une cavatine a beau découvrir une bouche dans laquelle manquent plusieurs dents, ce sera l'un des grands moments de son existence. Il écrira plus tard qu'il n'aura vraiment aimé avec passion dans la vie que Mozart, Shakespeare et Cimarosa, à une époque où ni Mozart ni Shakespeare n'étaient fort admirés. Il lui arrivera de partir en voiture de Saint-Cloud pour assister à une représentation donnée à l'Odéon et il ne se départira jamais de son admiration même si, avec l'âge, les œuvres de Beethoven ou celles de Rossini lui feront apparaître *Le mariage secret* comme le souvenir d'un monde révolu. Même le dévoré d'ambition Julien pleure d'émotion à l'écoute du désespoir de Caroline et Fabrice del Dongo, tentant de résister à l'émotion que suscite en lui l'annonce de l'entrée de Clélia sous son nouveau nom de femme mariée, est emporté et fond progressivement en larmes à l'écoute d'un air de Cimarosa devant un général des frères mineurs déconcerté.

Dans la journée qui avait précédé la création de l'œuvre, ce même mardi 7 février 1792, les cabinets de Berlin et de Vienne, si longtemps et si profondément ennemis, avaient signé le traité d'alliance entre l'Autriche et la Prusse qui allait conduire à l'intervention de ces deux puissances contre la France révolutionnaire et ainsi aux guerres qui changèrent le destin de l'Europe, reléguant le XVIII^e siècle et sa musique dans un passé heureux et lointain ■

Références

- Lowe Robert W. (1960) "Henri Beyle and Domenico Cimarosa", *The French Review*, vol. 33, n° 4, pp. 334-340.
- Rossi Nick & Fautleroy Talmage (1999) *Domenico Cimarosa, his life and his operas*, Westport (Connecticut), Greenwood Press.

Liens

- <https://www.youtube.com/watch?v=NmlxiKPV-zY>
- https://www.youtube.com/watch?v=-n_c9OIgjIA